

Basilic

GAZETTE DE L'ASSOCIATION DES AMIS DE L'AMOURIER

Lorsque nous avons décidé de lancer les VOIX D'HIVER, à Nice, pour en faire le double hivernal des VOIX DU BASILIC, nous avons bien conscience de nous lancer dans une aventure risquée.



Édito par **Michel Séonnet**
Président de l'Association des Amis de l'Amourier

Faire entendre une littérature exigeante. Mobiliser des personnes malgré nos faibles moyens. Avoir la confiance d'institutions partenaires. Offrir un programme de qualité. C'était bien là nos enjeux. Mais allions-nous les réaliser et transformer nos attentes en réalités? Plus d'une fois nous nous sommes dit que nous avons vu un peu grand. Quatre jours! C'est long! Et pourtant, osons le dire: nous l'avons fait. Du 17 au 20 novembre 2017. Avec Bernard Noël. À Nice, Vence et Coaraze.

Je dis "nous l'avons fait". Et c'est sur ce "nous" que je voudrais revenir. Car ce mot (ce concept? cette utopie? cet impossible?) me semble être le nœud de ce qui nous est arrivé.

Nous, c'est d'abord la rencontre de Bernard Noël et d'Alain Veinstein, vingt et un entretiens sur France Culture sur une durée de trente-cinq années.

Nous, c'est Nicole Martelotto qui se lança dans la longue aventure du décryptage de ces entretiens.

Nous, ce sont les éditions L'Amourier qui prirent le risque de publier le tout là où d'autres, plus prestigieux, avaient calé.

Nous, c'est bien sûr notre association qui alluma la mèche et ses adhérents qui, aux jours creux des difficultés financières, apportèrent leur concours (sa discrétion oblige à taire ici le nom de celui dont le chèque de soutien nous redonna courage).

Nous, ce furent bien vite les messages reçus de différents coins de France disant sobrement: On vient.

Nous, ce furent les présents aux différentes rencontres, nombreux, attentifs, imprévus, surprenants parfois (Vous ici!), certains bien loin de notre cercle habituel.

Nous, ce furent ces assemblées en écoute.

Nous: cette prise de conscience, ensemble, de l'importance de la parole poétique dans nos vies et dans celle du monde.

On peut parler d'une conspiration. D'un engagement envers quelque

P. 1 - Éditorial de Michel Séonnet

P. 2, 3, 4 - Bonnes feuilles des derniers livres parus de Bernard Noël, Alain Freixe, Christophe Bagonneau

P. 5 - Note de lecture par Michel Ménaché sur *les Carnets* de Michel Butor

P. 6 & 7 - Compte-rendu des Voix d'Hiver "autour de Bernard Noël"

P. 8 - Agenda des amis

- Agenda de l'hommage à Michel Butor en région niçoise
- Appel adhésion 2018

chose qui nous attire vers ce que nous ne savons pas, et que nous avons décrypté pas à pas en compagnie de Bernard Noël, attentif à ne jamais clore le questionnement.

"Comment dire..." – ce fut une des expressions les plus utilisées par Bernard Noël dans ses interventions. À tel point qu'au rebours de tous les slogans ce pourraient être nos mots d'ordre de marche disant ce qu'il en est d'une manière d'aller, trébuchante, de questions en questions.

Écrire, hasarda plus d'une fois Bernard Noël (je le redis comme je l'ai entendu) c'est déterrer de l'oubli des ombres que l'on met au jour. Pas sûr qu'on les mette en lumière. Mais on les donne à la vue, à l'entendre, au comprendre. L'ombre déterrée remet en jeu certitudes et questionnement. Mouvement incessant. Mouvement en pratique, vécu au jour le jour des rencontres.

Un mouvement qui fit naître chez tous les auditeurs une assoiffante envie d'aller ouvrir les livres: ceux de Bernard Noël, ceux auxquels ils se réfèrent, ceux déjà lus, ceux à découvrir. Et qu'ainsi l'avancée en nous du questionnement des mots ne s'éteigne pas.

Écriture infinie. Lecture infinie. Tâche infinie.

Qu'est-ce, finalement, que le travail d'éditer sinon d'être au service de cette quête.

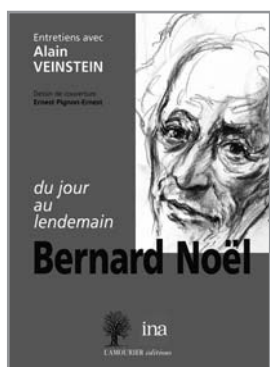
Un livre + un livre + un livre.

De ces livres, vous en trouverez quelques-uns introduits ici pour une mise en bouche. Une mise en soif de ce mouvement qui, à force de nous perdre dans les passées d'un autre, d'une autre, nous rapproche sinon de nous-mêmes, du moins du point à partir duquel nous pouvons nous aussi nous demander: Comment dire...?

Lors de l'émission du 23 avril 1994, Alain Veinstein s'entretient avec Bernard Noël sur l'importance de ses livres dans sa bibliothèque.

(Extrait)

Bernard Noël, *du jour au lendemain*



Bernard Noël a publié chez L'Amouurier
Traces du temps
La Vie en désordre
En présence...

Un autre livre que vous voulez citer ce soir et qui, je dois le dire, n'est jamais cité par mes invités, c'est pourtant un très grand livre de la poésie française, Sueur de sang de Pierre-Jean Jouve.

Oui, Jouve est un des auteurs les plus présents dans ma bibliothèque. C'est à la fois quelqu'un que je peux lire et relire, mais *Sueur de sang* – que je dois lire plusieurs fois par an – est un livre que je ne connais pas, au fond. Je veux dire que l'effet bouleversant reste entier, bouleversant au sens strict, parce que la langue de cette suite de poèmes a un côté à la fois acide, râpeux et pénétrant qui reste entier et que chaque lecture renouvelle. En outre, il y a une préface qui est un des grands manifestes – beaucoup plus important, à mes yeux, que le manifeste du surréalisme – qui, en apparence, est l'introduction de la psychanalyse dans la poésie et qui en réalité est l'ouverture à cette espèce de rumeur, à la fois de sang, de langage, d'oubli, tout cela produisant un gigantesque frottement de matière et de langue à travers ces poèmes qui sont religieux, érotiques, sensuels, intellectuels, aussi contradictoirement que fortement.

Il y a pas mal de romanciers américains dans votre bibliothèque, à commencer par Faulkner...

Oui, il y en a surtout deux qui sont Faulkner et Dos Passos, deux romanciers dont les œuvres sont en apparence contradictoires puisque l'une est aussi lyrique et folle que l'autre est apparemment organisée, pesée et construite. Ce fut une des grandes surprises de ma jeunesse : j'ai vu Faulkner une fois et je m'attendais, étant donné le caractère de son œuvre – cette espèce d'énorme roulement de langue, d'Histoire – à voir un individu costaud, un homme gigantesque, alors que c'était un petit homme très renard. Je me suis demandé pourquoi je prêtais à Faulkner le physique d'Hemingway et j'aurais volontiers fait l'échange... Il se trouve que j'ai lu Faulkner assez jeune pour en être marqué longuement, sans doute parce qu'à partir de la forme qu'il donne au récit, qui est une espèce de forme tournoyante, tous les récits devenaient possibles parce qu'ils étaient directement branchés sur ce fond, cette rumeur, une rumeur orageuse, qui est l'image sous laquelle j'aime bien imaginer toutes ces paroles en l'air. Rabelais parle des "paroles gelées", ce qui est une image très belle.

J'aimerais imaginer que tout l'air que nous respirons est au fond de la langue, des histoires, tout ce que les hommes se sont dit depuis qu'ils parlent, et que tout cela flotte autour de nous. Et Faulkner est le captateur de cet orage...

Tout Faulkner, alors, il faut lire ?

Presque... Non, il faut lire surtout *Absalon, Lumière d'août, Le Bruit et la Fureur, Les Palmiers sauvages*, peut-être moins les œuvres de la fin comme par exemple cette histoire de Messie, je ne sais plus comment il s'appelle...

Ce sont des livres que vous relisez plusieurs fois chaque année, comme Sueur de sang ?

Non, c'est une espèce de réserve, de réserve en suspens, un peu remisee dans l'air, comme ce que je crois qu'il capte.

J'ai acheté ce livre parce que je connaissais quelques-uns de ces entretiens que j'avais enregistrés sur cassette à l'époque. Pour le plaisir d'"entendre" à nouveau le grain si particulier de la voix de Bernard éclairant mes lectures de ses livres. Le texte imprimé restitue étrangement la pertinence de ces échanges avec Alain Veinstein et l'on "entend" tout le sens du dialogue. Au fil du temps de la lecture, se bâtit une compréhension de l'esthétique et de l'éthique de Bernard Noël. Il faudra publier le 22^e entretien ! Merci.

Jean-Michel Marchetti

Ma rencontre avec l'oeuvre de Bernard Noël a trouvé sa source dans le livre d'entretiens *En présence...* Ce fut ma porte d'accès à ses livres. Sa manière de parler du processus d'écriture était fascinante. On y apprenait qu'écrire était comme parcourir le corps d'une femme dont on ne connaîtrait pas les dimensions... j'avais 16 ans, ce fut un choc ! Ce nouveau livre nous donne l'envie et l'énergie de creuser à nouveau son oeuvre et en définitive, la prolonge. Projetés avec eux dans le studio d'enregistrement, 35 ans deviennent une nuit. Une nuit avec leurs voix, leurs pensées, leurs silences. Pour mieux affronter le monde et lire, lire, lire encore.

Alexandre Bourgoïn

Alain Freixe *Contre le désert*



Alain Freixe a publié
chez L'Amourier
Comme des pas qui s'éloignent
Avant la nuit
Dans les ramas
Robert Rovini
Gaston Puel (collectif)
Pas une semaine sans Madame
(avec Raphaël Monticelli)
Madame des villes, des champs
et des forêts
(avec Raphaël Monticelli)
Vers les riveraines
Contre le désert

Comme on tombe amoureux

à l'ami,
à Jean-Marie Barnaud,
à celui pour qui "échanger paroles est acte des amoureux"

On lit. C'est un poème ? Une prose ? On ne sait plus. Une présence, oui. On s'interrompt. On est soudain loin dans le ciel. Ou le corps. On revient sur ses pas. On relit. On va aveugle dans la grande nuit des pages. Ou du monde. Autour cela n'a pas plus de nom que de couleur. Ou tous et toutes. On s'égare. Se perd. On a peur, parfois. On remonte. On est vivant.

*

Dans un poème, la poésie, c'est quand l'étoffe des mots se déchire. Les pierres du chemin se perdent sous celles, plus impérieuses, de la montagne. C'est quand se dérobent les pas... Non pas que l'on tombe vraiment mais c'est quand l'on titube. Et boite. Quand soudain on a du mal à respirer parce que l'air que l'on avale est si froid que l'on ne peut plus déglutir. Que la bouche reste ouverte au son froid de l'air qui passe et ouvre quelques fenêtres au cœur qui sommeillait. Reste à laisser entrer l'air. Reprendre souffle. Et rythme. Puis, sauter, à côté toujours, et se vouer à nouveau au discontinu des mots et au cortège que l'on se doit à soi-même. À l'attention que l'on se doit quand on monte et que les mains parfois s'y mettent. Jusqu'à reprendre pied dans le jour. Petit mais qu'on nous prête encore. Fidèle comme cette lumière qui a besoin de tous les mots des poètes pour porter son miel, l'amertume de sa douceur jusqu'à nous.

*

On approche de la frontière. Le *colporteur de vent*, mon ami, sait qu'il va lui falloir ruser. Résister. Tenir la bonne distance. Celle du rôdeur de crêtes. Qui se penche ici, chancelle là. Avant de tomber. À genoux. Comme on tombe quand on est amoureux. Puis attendre que reviennent souffles et sourires pour se relever enfin. Et dans la marche qui s'en suit saluer du coin des yeux le passage du cœur. *Cela suffit pour une joie !*

DERRIÈRE LES MOTS...

Écrire contre, ce n'est pas forcément s'opposer mais se frotter aussi. Se confronter. Aller vers. Pour aller voir. Au risque de la blessure. La poésie d'Alain Freixe agrippe ses images à la paroi du monde. Il en va de ses mots comme de l'abrupt, la percée de la montagne dans le brusque. C'est une poésie du "bout du regard", postée au point signifiant du visible où ciel

et mer se confondent dans "la fatigue de la lumière" et d'où Rimbaud contemplait l'éternité. Poésie "rendue au sol". D'où elle parle, elle résonne comme "le chant d'un autre monde" et fait entendre le murmure des sources. La beauté de ses images est toujours dans l'image à venir. Poésie de marcheur, d'arpenteur convaincu d'un possible et qui tente,

poème après poème, livre après livre, une mesure du praticable.

Ce que je lis, est-ce "un poème ? une prose ?" Est-ce que je sais ? Je lis comme un amoureux qui voit se déchirer "l'étoffe des mots", sous ses yeux se déployer une poésie du vivant. De la respiration. Et de la main qui, face au désert, a cessé de trembler.

Serge Bonnery



Christophe Bagonneau *L'Étreinte en sa mémoire*

Christophe Bagonneau a publié
3 livres chez L'Amourier
Éclat du fragment
Éthiopiennes
L'Étreinte en sa mémoire

Je sais tout ça, et j'ai eu l'expérience moi aussi de ces ébranlements mous au sortir des heures du sommeil. Ce n'est pourtant pas le souvenir de ces moments-là qui revient me hanter, mais celui de cette unique fois vers laquelle je ne peux m'incliner sans y voir la noire prophétie de ce qui pourrait bien me posséder un jour, à moins que ce ne soit la manifestation primitive et lointaine, le symptôme originel et vicieux, d'un mal qui resterait encore à diagnostiquer et à redéfinir. Je devais alors avoir trois ans, ou guère plus, car ma grand-mère vivait encore. Cela aurait dû être un matin comme tous les autres. Et je ne pensais à rien en effet tandis que je me réveillais, et que la lumière crue du dehors allait et revenait sur moi chaque fois qu'une silhouette grise passait de l'autre côté du mur devant la fenêtre. Je ne pensais à rien si ce n'est à ce soleil qui semblait vouloir me secouer

sans bruit de ses mains tièdes, me pousser hors de ce qui avait été la nuit, me tirer malgré moi du lit qu'il croyait trop douillet et où je traînais encore, pour me rendre bientôt plus clairs et plus proches ces bruits dont la pièce, comme moi, se remplissait malgré elle. Après quoi, je fus enfin réveillé tout à fait. J'ouvris les yeux, mais ce premier effort fut aussitôt suivi d'un immense cri d'horreur que je poussai malgré moi. C'était le hurlement de terreur de celui qui avait été enlevé dans la nuit et qui se réveillait ailleurs le matin suivant. Car je n'étais plus chez moi, et quoique je n'aie rien ressenti de cet enlèvement, j'étais obligé néanmoins d'en constater la réalité: j'avais bel et bien été transporté durant mon sommeil jusque dans un lieu étranger débordant d'objets qui n'étaient pas les miens et que je voyais donc pour la première fois (indifférents, acrimonieux et provocateurs), dans un lit dont je ne possédais pas l'odeur, dans un air moite où je ne reconnaissais aucun son, et où même le timbre des voix m'était infamilier. Car on avait accouru à l'appel de mes braillements, et on me regardait de partout avec des yeux injectés de surprise; mais ce n'étaient autour de moi que des faces inconnues, hostiles peut-être, et dont je ne comprenais ni les mots ni la langue. On cherchait d'ailleurs à se saisir de moi en des étreintes jamais ressenties, dont je m'échappais non sans peine, en me cognant à toutes les portes et sur tous les meubles de cette maison d'étrangers. Les pièces s'accumulaient en effet les unes derrière les autres, se générant, se multipliant, se fécondant, s'entortillant sur elles-mêmes tel un

labyrinthe dont j'essayais en vain d'inventer les passages, mais où j'étais toujours en retard d'un détour sur ceux qui cherchaient à me remettre la main dessus, et qui connaissaient ces lieux autrement mieux que moi. Moi, ce moi auquel dans ma fuite je n'avais eu guère le temps de penser, mais pour lequel (à vrai dire) il m'eût été difficile de préciser quoi que ce fût de son être: savais-je encore d'ailleurs, au milieu d'un tel mouvement de panique, que j'étais bien ce moi horrifié que je sentais sous la peau en train d'essayer de fuir... hurlant, ouvrant d'inutiles portes, rebroussant chemin sur d'innombrables impasses... jusqu'à ce que, apercevant enfin une lueur un peu plus vive que je prenais alors pour le dehors de ma prison et pour ma liberté, je bondisse comme un fauve, dans un dernier effort, vers cette tache de lumière où je pressentais que je pouvais être sauvé. Et c'est là, sur le perron et sur le seuil, prêt à les franchir sans regret, que j'ai entendu dans mon dos cette voix qui m'appelait par mon nom, ce nom un instant oublié que j'ai fini par reconnaître dans le timbre chaud et troublé de ma grand-mère: sa voix me le restituait, elle me rétrocédait à moi-même, et elle faisait derrière ce nom la réalité se redéverser en moi, mes yeux se décillant d'un coup, la pièce où je me trouvais redevenant un lieu que j'aurais su désormais pointer sur la carte, c'est-à-dire un espace que je pouvais à nouveau appeler "chez-moi", et où les visages faisaient maintenant tomber leurs masques anonymes, fixant sur moi leurs regards (inquiets certes, mais à nouveau familiers), parmi lesquels celui de ma grand-mère tremblait un peu plus fort que les autres, quoique je pusse le voir alors se remplir aussitôt, lumineux et rassuré, de la gloire de m'avoir sauvé, dont il pouvait seul se prévaloir.

Sans doute mon goût pour l'anagramme m'a fait au premier regard sur le titre de ce livre, lire « L'éternité en sa mémoire »... certes l'étreinte, les étreintes y sont fortement présentes. J'aime à garder, lecture faite, cette volonté d'éternité qui émane d'un amour dont le narrateur veut garder la mémoire.

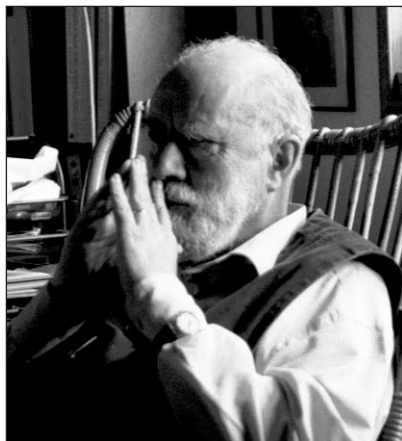
Sensible dès les premières pages à l'exotisme des descriptions, j'ai aimé les récits de promenades sur les plages, dans les terres sauvages, les évocations de faune et de flore, de cette Asie que je ne connais pas et de cette nature dont les deux amants tiraient jouissance. Plus que tout, j'ai aimé le courage face à la maladie qui affleure au long des pages. M. ne se résigne pas, il n'admet pas l'inexorable. Accompagner son compagnon, ce sera lui retransfuser les souvenirs que la maladie dégénérative a détruits. Bonheur alors, d'éprouver avec eux l'émotion d'un amour à vocation d'éternité.

Marie Jo Freixe

Michel Butor

Géographie parallèle
Dialogues avec Rimbaud
Au rendez-vous des amis

Poésie



© Marc Monticelli

Michel Butor, carnets sur le vif

À propos de Michel Butor qui confiait dans une lettre à Georges Perros : *La terre tourne dans ma tête*, commentaires et tentatives de caractérisation du regard panoramique butorien nous entraînent vers une multitude d'approches : "réalisme mythologique" (Italo Calvino, Michel Leiris, etc.), "univers géopoétique" (Mireille Calle-Gruber & Paolo Fabbri), "ubiquité butorienne" (Michel Deguy), "plaque tournante du rêve qui donne sur tant de voies" (Nathalie Sarraute), etc. C'est dire qu'on ne peut capturer l'auteur dans une formulation unique, aussi subtile soit-elle, sans le réduire. Michel Butor revendique le mouvement perpétuel : *je suis toujours un autre*, ou encore : *je suis toujours ailleurs* ! Deux ouvrages édités avec grand soin par L'Amourier, dans la collection Carnets, illustrent singulièrement cette double déambulation livresque et spatio-temporelle de "l'écrivain migrateur" qui relie constamment le monde à la bibliothèque, explore le puzzle de tous les livres pour imaginer et adjoindre "les pièces manquantes". Preuves à l'appui sont ces deux carnets : *Géographie parallèle* et *Dialogue avec Arthur Rimbaud sur l'itinéraire d'Addis-Abeba à Harar*.

Dans *Géographie parallèle*, patchwork planétaire à la fois subjectif et ludique, magnifiquement mis en page, des poèmes manuscrits en fac-similé sont encadrés par des textes en prose. Des motifs graphiques créent des transitions rythmiques, en écho, comme pour souligner qu'il y a dans chaque page un mystère à dévoiler, une représentation imaginaire du monde à décrypter. La menace d'un nouveau déluge est bien présente, le poète s'alarme avec humour : *il s'agirait donc de remplacer / notre race humaine par une autre / meilleure nageuse...* Dans *Parade météorologique*, les changements de climat accompagnent, en crescendo, *les cyclones d'informations, ouragans d'images, dérives cinématographiques ou télévisuelles, raz-de-marée publicitaires, migrations touristiques, et les exodes, menaces, terreurs, les hurlements...* Gravité et fantaisie se combinent, remontent le temps, du massacre des Indiens aux *archipels de caresse*, ou encore d'un *paradis entrevu à des enfers constatés*. Butor travaille à *l'atlas / qu'enfants et petits-enfants / corrigeront bifferont / pour découvrir la formule / des explorations nouvelles / et le lieu où résider...* Il dédie *L'Ombre d'un doute* à Guillevic, se portraiturant lui-même en figures d'identification symboliques : *arpenteur d'astre terraqué / ours transformant l'énigme en miel*. S'adressant à Bernard Noël (Urbain d'Orlhac) dont *Le Château de Cène* a subi la censure, Butor évoque *le château des livres blessés et les pétales d'inscription* d'où montent *les parfums des rivages / par tant de naufrages rêvés*. Derrière l'apparente légèreté perce souvent une vision pessimiste de l'Histoire, avec ses tortionnaires, et de la conjoncture géopolitique présente : *Il y a si longtemps que nous sommes en guerre et l'on nous dit que la guerre va venir*. Partout, *les couturières de l'Apocalypse* sont à l'œuvre pour nous faire des ailes ou des linceuls ! Des champignons vénéneux aux champignons atomiques, les apprentis sorciers préparent de nouvelles tempêtes, *un avenir de fantômes de fantômes*. Sorciers ou stratèges : *Alors, c'est promis ; nous ne recommencerons plus*, diront-ils, quand ce sera trop tard...

Dialogue avec Arthur Rimbaud sur l'itinéraire d'Addis-Abeba à Harar est composé en trois parties. Sous le titre *Préliminaires*, Butor livre un commentaire des documents retrouvés concernant les années du négociant Rimbaud

du côté de la mer Rouge et des massifs éthiopiens. Suit un carnet de voyage de Butor et de son épouse, en compagnie du compositeur Henri Pousseur, sur les traces de la caravane du négociant nomade livrant, au bout de longs mois de tribulations, avec ses trente chameaux, 2000 fusils liégeois, 75 000 cartouches, au roi Ménélik 1^{er}. *Postliminaires*, réunit des extraits de lettres, des repères chronologiques et des documents d'époque de l'aventurier égaré de ce nouvel enfer dans lequel le jeune prodige qui, après s'être *opéré vivant de la poésie*, s'est lancé à la conquête de l'or pour finir en supplicié du désert et achever son odyssée sur une civière l'emportant vers l'amputation et la mort. Le commerce des armes, du café, de l'ivoire, des tissus, l'acharnement à consigner, apprendre les langues, photographe, comprendre. Presqu'en pure perte. Au détriment de sa santé, de ses illusions, pour l'effacement radical de son passé honni de poète prodige révolté. Dans ce *Dialogue*, ce qui prévaut, c'est la méticulosité de Butor à décrire, comme l'aventurier du désert lui-même dans ses lettres commerciales et son rapport à la Société de Géographie, la végétation, la faune, les populations des différentes ethnies, à observer ce qui a changé, ce qui demeure de ce passé mythifié de l'odyssée rimbaldienne sur les pistes de Harar. Les pistes aujourd'hui ont été remplacées partiellement par des routes immenses construites par des Chinois et des Nords-Coréens. Les paysages de terre rouge rappellent à Butor ceux du Nouveau-Mexique. Pèlerinage préparatoire aux *Improvisations sur Rimbaud*, ce triptyque éthiopien nous rappelle que Butor, marqué à vie par l'œuvre rimbaldienne, avait tôt compris qu'on ne peut changer sa vie *sans changer celle des autres*. À la différence d'Éluard qui se projetait *de l'horizon d'un seul à l'horizon de tous*, Butor, dans l'entre-deux de l'utopie, se défiait des prophètes solitaires et des visionnaires unanimes...

Michel Ménaché

Géographie parallèle, éd. L'Amourier, 18,30 €

Dialogue avec Arthur Rimbaud sur l'itinéraire d'Addis-Abeba à Harar, éd. L'Amourier, 18,30 €

Au rendez-vous des amis, éd. L'Amourier, 18,30 €

autour de Bernard Noël

Un moment poétique

Il est des moments rares où l'on a le sentiment que, tel un alignement particulier des astres, la conjonction de lieux, de personnes, de paroles, fait advenir une acuité et une justesse inespérées. Une lumière particulière. Une qualité d'écoute. Une attention à l'autre qui viennent trouer le nuage d'incompréhension et de banalité dans lequel autrement nous errons. L'impression d'être. Et le besoin de remercier sans même savoir précisément qui.

Du 17 au 20 novembre, à l'écoute de Bernard Noël, son corps présent, sa voix, ses silences, son questionnement, sa délicatesse, il m'est arrivé à plusieurs reprises de me dire que ce moment était là. Offert.

Certes, nous n'avions pas ménagé nos efforts pour que ces journées se passent au mieux. Que l'accueil soit accordé à celui que nous allions recevoir.

Mais que nous recevions en retour le don d'un tel débâtement des mots obligeant chacun à affiner son oreille et sa patience ?

Ce qui eut lieu ne fut pas nourrissage par quelqu'un qui possède ce qu'il sait



© Serge Assier

Ce qui émane

À propos du sentiment qui nous habite au contact de certains textes, Bernard Noël a parlé d'*émanation*. Quelque chose qui ne relève ni du textuel, ni du sujet, ni d'une qualité particulière.

Quelque chose que l'on ne sait dire et qui pourtant nous saisit lorsque nous nous livrons (au sens fort) à la lecture. En l'écoutant, je pensais à ces odeurs que le pas fait lever dans la garrigue sèche au hasard de la marche.

Émanation. Quelque chose qui monte du livre au corps. Une expérience. De la même manière que Bernard Noël s'étonna, à propos du livre d'entretiens avec Alain Veinstein, que l'on pût faire un livre en parlant, il nous est arrivé, pendant ces jours, de capter dans la parole proférée, dans les silences, quelque chose de cette émanation propre au corps à corps avec le texte.

Michel Séonnet



© Serge Assier



© Alexandre Bourgoïn



© Marie Jo Feixe

et le dispense, fût-ce avec la plus grande générosité. Ce fut avancée lente. Hésitations. Suggestions. De propositions en esquisses. Un mot après l'autre. Une pensée en son agir, quelque chose, déjà, d'une écriture griffée sur l'instable du ciel. Un moment poétique.



© Alexandre Bourgoïn



© Jean-Pierre Gauberti

Et que j'aime ô saison que j'aime tes rumeurs

Des livres... Je les regarde. Bruissement d'abeilles sur les rayonnages; de l'index je caresse leurs dos. Ne les saisis pas. Ne les ouvre pas. Glisse mes doigts. Bourdonnements. Des mots, des phrases, des images s'évadent. Ne les ouvre pas. *Erexi monumentum aere perennius*. Oui. Ces temples de mémoire dureront bien plus longtemps que des ouvrages de bronze. Bourdonnement autour des rayons.

Un peu d'amertume dans la douceur d'automne: quelques mots échappés de *Qu'est-ce que la littérature?* de Sartre. Ce sous-titre, d'inspiration biblique, dit bien ce qu'il veut dire: "De la supériorité des chiens vivants sur les lions morts". J'ajoute: "Et la hargne des chiens pour les lions, même si les lions sont vivants."

Un peu d'amertume que l'automne adoucit. J'écoute à nouveau le dialogue entre Alain Veinstein et Bernard Noël. Je me dis: "Paroles timides sur le visible" en tordant un peu les mots de Gilbert Lascault. Je me reprends "Paroles timides sur le visible et l'invisible". La retenue d'Alain Veinstein. Ses questions comme amicales caresses. Les réponses de Bernard Noël. Non. Pas des réponses. Mais comme le prolongement incertain des questions. Un murmure. La douleur de devoir dire. La douleur de dire. La douleur de ne pas assez dire. Pas assez. Pas assez bien.

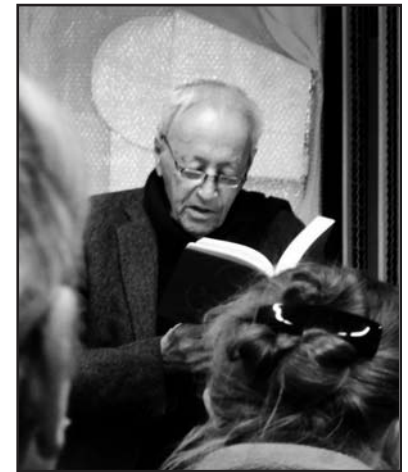
Bernard Noël parle de Roman Opalka, lit un texte qu'il a écrit pour André Masson, évoque Fred Deux. Nous sommes à Vence, chez Pierre Chave. La galerie Chave. Les éditions Chave. Une dynastie au service de l'art. Michaux murmure chez Chave. Dubuffet y tonitrué. À deux pas d'ici, Francis Palanc broie ses coquilles d'œufs pour en faire de l'art. Bernard Noël parle de ses artistes. Je lui dis: "Je n'ai pas encore bien compris comment tu approches l'art". Il sourit gentiment. Au fond, c'est faux. Je vois bien comment il laisse une œuvre agir en lui. Ouvre portes et

fenêtres. Tous ses sens en éveil. Attentif aux frissons que l'artiste provoque jusque sur sa peau. Poète sismographe des tremblements que l'art produit en lui. En présence d'une œuvre, Bernard Noël n'est pas un œil. Pas seulement un regard. Mais un corps récepteur, un corps sensible. Et une langue à l'œuvre qui cherche à dire distance et proximité.

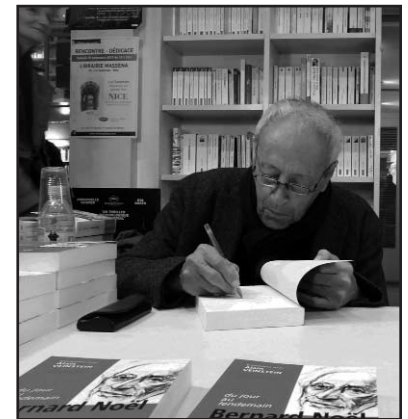
Beaucoup de ces dieux ont péri / c'est sur eux que pleurent les saules. Je rectifie "Beaucoup de nos dieux ont péri". La voix de Bernard Noël semble portée par cette sorte de désespoir. Nos mots suffiront-ils à repeupler le ciel? Saurons-nous construire un ciel nouveau? Le diabolique est à l'œuvre partout. Ronge nos mots. Disloque nos symboles. Écartèle le sens. Nous déchire. "Sensure", dit Bernard Noël. Quand le diable vient nicher dans la langue, y semer la perturbation. La met en charpie. Nous met en charpie. Médiathèque de Coaraze, à deux tours de roue de Nice, à quelques pas des éditions de L'Amourier. Je me dis: "Bernard, merci de nous aider à donner un sens un peu plus pur aux mots de notre pauvre tribu".

Au fond du ciel / Des éperviers planent

En écoutant Bernard Noël ou Michel Butor, en écoutant Patrick Chamoiseau, Florence Pazzottu ou Patricia Cottron-Daubigné, se dresse, dans l'espace devant moi, l'image confuse, tremblante, discrète, fraternelle de Cédric Herrou, le passeur de nos frères migrants. Son image, plus grande que nous. Plus grande que lui aussi, sans doute. Cet homme est un poème en actes. Et avec toutes les précautions laïques d'usage, une voix au fond de moi ajoute: "Cet homme est une prière".



© Jean de Breyne



© Serge Assier

SILENCE ET TÂTONNEMENTS

(Le lieu d'où l'on parle modèle la langue que l'on parle et à qui elle parle)

Rendre compte de ces quatre jours, avec Bernard Noël, en différents lieux, de différents points d'écriture. De la salle feutrée du Musée d'Art Contemporain de la ville de Nice jusqu'au village en hauteur de Coaraze, en passant par la bibliothèque de Nice et les ruelles étroites de Vence. Quatre jours pleins.

À terme, j'en reviens toujours au visage du premier soir – entretien avec Alain Veinstein – surgi dans la pénombre du Mamac, les lumières le font pâle comme neige presque. Précédé parfois de mains (ce même geste sur le vide de Giacometti) il y a là une forme de pierre, des yeux curieusement mobiles d'oiseau de proie.

Ce visage parle – me parle – s'essayant à la parole; celle-ci prenant son élan, trébuchant, reprenant en quête de la résonance exacte. Du mot juste. Du mot juste rendant pensée. Écrivain, ça écrit. Ça: archipel de soi inconnu. Et, de nouveau, cette figure pâle, ce récif tavelé d'âge.

Bien sûr, cette parole dit. Il me semble surtout qu'elle dit le solipsisme de l'écrivain et le combat contre ce solipsisme (toujours ce voyage du je vers le tu). Elle dit aussi cela qui se joue de l'être, quand il écrit. Cela donne les *Monologues* de l'intime, fil conducteur de ces quatre jours. Mais j'en reste, pour ma part, à ce visage si émouvant, cette voix tâtonnant, avec ces mains, en avant, sur le vide, dans l'obscurité, saisis d'une lumière blafarde, celle d'un néon.

Alain Guillard

AGENDA DES AMIS

NICE - La Providence dans le cadre de *Des mains, des voix, des chemins*, **François Voisin** interprétera *La Dernière Bande* de **Samuel Beckett** lundi **11 décembre 2017** à 20h

NICE - **BMVR** Louis Nucéra
Lecture/rencontre animée par **Michel Séonnet** autour du livre *Sous la dictée de Fanon* de **Marie-Jeanne Manuellan** vendredi **6 février 2018** à 17h

NICE - **BMVR** Printemps des Poètes
Lecture par les poètes de **L'Amourier** de textes choisis sur le thème "*L'ardeur*" vendredi **9 mars 2018** à 17h

Saint-Jean-Cap-Ferrat Printemps des Poètes
Lecture par les poètes de **L'Amourier** de textes choisis sur le thème "*L'ardeur*" samedi **10 mars 2018**

ADHÉSION 2018 à l'ASSOCIATION DES AMIS DE L'AMOURIER

L'année prochaine s'annonce moins tendue que prévu puisque la Région PACA a annoncé qu'elle nous octroiera à nouveau une subvention.

Pour autant nous ne saurions nous passer de votre soutien ! Et d'abord vous remercier d'être là, attentifs et généreux, engagés à nos côtés. Nous avons encore pu le mesurer à l'occasion des VOIX D'HIVER : notre inquiétude a été entendue par quelques-un(e)s qui nous ont apporté une aide précieuse. Un merci particulier à eux.

La première édition des VOIX D'HIVER a été une réussite et la date des VOIX DU BASILIC est déjà arrêtée :

du 25 au 27 mai 2018

Nous vous espérons nombreux !

Vous remarquerez que nous avons légèrement modifié les montants des adhésions : l'adhésion en couple reste au même tarif que les années précédentes mais nous avons relevé de 5€ l'adhésion individuelle (qui n'avait pas augmenté depuis la création de l'AAA) espérant ainsi avoir plus de marge de manœuvre pour nos projets.

Avec les amitiés du bureau de l'Association,

Françoise Oriot

* Le bulletin d'adhésion 2018 est joint à ce Basilic. Sachez qu'en étant adhérent, vous bénéficiez d'une réduction de 10 % sur tout achat de livres.

PROCHAINES MANIFESTATIONS HOMMAGES À MICHEL BUTOR DANS LA RÉGION NIÇOISE

Vendredi 8 décembre 2017 à 17h

Auditorium Bibliothèque Louis Nucéra, 2, place Yves Klein, Nice.

Lecture par l'Association des Amis de l'Amourier, Hommage à Michel Butor, président d'honneur de l'association.

Mercredi 17 janvier 2018 14h - 16h

Auditorium Bibliothèque Louis Nucéra, 2, place Yves Klein, Nice.

Les mercredis de la DAAC, Autour de Michel Butor, public enseignant.

Samedi 20 janvier 2018 à 11h30 (jusqu'à la fin mars)

Galerie Itinéraire, 67 avenue Georges Clemenceau, 06220 Vallauris.

En passant par Vallauris avec Michel Butor.

Mercredi 24 janvier 2018 à partir de 16h, lectures vers 19h

Galerie Depardieu, 6 rue Dr Jacques Guidoni, 06000, Nice.

Présentation des ouvrages de Michel Butor publiés aux Cahiers du Museur.

Judi 15 février 2018 jusqu'au 3 mars (dates à confirmer)

Librairie niçoise, 2, rue Défly, Nice. **Michel Butor et Leonardo Rosa.**

Mardi 6 mars 2018 jusqu'au 21 avril, (heure du vernissage à préciser)

Villa Saint Hilaire, Boulevard Antoine Maure, Grasse.

Exposition: Le paysage et le territoire chez Michel Butor.

Samedi 10 mars 2018 de 9h30 à 12h30

Villa Saint Hilaire, Boulevard Antoine Maure, Grasse. **Atelier d'écriture pour enfants autour de l'exposition sur Michel Butor.** Public : 7-12 ans. Sur inscription au 04 97 05 58 53

Judi 15 mars 2018 jusqu'au 31 mars (dates à confirmer)

Librairie niçoise, 2, rue Défly, Nice. **Michel Butor et Jean Jacques Laurent.**

Vendredi 16 mars 2018

encart spécial dans Le Patriote Côte d'Azur, dans le cadre du Printemps des poètes: Michel Butor, un écrivain populaire ?

Mercredi 21 mars 2018 à 17h

Auditorium Bibliothèque Louis Nucéra, 2, place Yves Klein, Nice.

Michel Butor, un écrivain populaire ? Autour de l'encart du Patriote.

Samedi 14 avril 2018 à 18h

Villa Saint Hilaire, Boulevard Antoine Maure, Grasse.

Butor dans les Alpes, par Henri Désoubeaux. Public : ados-adultes.

Judi 13 septembre 2018

Galerie Quadrige, 14 rue Pauliani, Nice. **Michel Butor, photos de Marc Monticelli.**

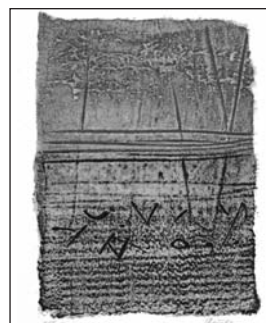
Offrez du sens, offrez des livres ! Pour les amateurs de bibliophilie



Vous pouvez découvrir les titres de cette collection sur notre site **amourier.com** dans l'espace "Livres d'artiste et tirages de tête".



Le Chant des batailles de Daniel Biga, enrichi d'une gravure d'Ernest Pignon-Ernest



La Vie en désordre de Bernard Noël, enrichi d'une gravure d'Henri Baviera

Le Basilic

gazette de
L'Association des Amis de L'Amourier
5, rue de Foresta - 06300 - Nice

est publié par l'AAA

dont l'action est soutenue par la Ville de Nice
La Région PACA et la Commune de Coaraze.

Comité de rédaction

Michel Séonnet
Alain Freixe
Marie Jo Freixe
Bernadette Griot
Alain Guillard
Martin Miguel
Raphaël Monticelli
Françoise Oriot
Benjamin Taieb
Maquette: Bernadette Griot

L'Amourier éditions
1, montée du Portal
06390 - COARAZE

Tél: 04 93 79 32 85

amourier.com
l'amour des livres